

Commérages et scandales

Max Gluckman

Commérages et scandales par Max Gluckman (1963)

Il a fallu que l'anthropologie s'intéresse à la croissance et à l'éclatement des petits groupes pour que les commérages et le scandale soient replacés dans leur juste perspective, parmi les phénomènes sociétaux et culturels les plus importants que nous sommes appelés à analyser. Des anthropologues perspicaces se sont penchés sur ces phénomènes dès les premiers jours de l'observation sur le terrain. Paul Radin, dans son ouvrage *Primitive Man as a Philosopher* (1927:177-8), a décrit la manière dont les peuples primitifs sont parmi les plus constants et les plus invétérés des pourvoyeurs de commérages. Les concurrents aux mêmes honneurs, détenteurs des rites sacrés de la tribu, narrateurs autorisés de légendes, vous laissent peu de doutes sur le caractère et la compétence de leurs collègues. « Ignorant », « fanfaron », et souvent « menteur » sont des qualificatifs qui circulent librement à leur sujet.

Radin commente que « certains observateurs ont tiré la conclusion que ce n'est pas l'amour, la bonté et la tolérance, mais l'envie, la calomnie et la haine qui dominent l'atmosphère d'une communauté primitive ». Il affirme ensuite que cette conclusion est pourtant erronée, car les remarques désobligeantes et calomnieuses dont on entend si souvent parler n'engendrent pas de querelles et les principaux intéressés sont souvent en très bons termes. Radin rejette l'idée que cette contradiction s'explique par la suppression ou la sublimation, mais il se rabat sur une maigre thèse psychologique, à savoir que la société tribale a une théorie de la liberté d'expression qui donne à chaque individu le même droit de se livrer à la calomnie, au commérage, à des accès de vanité, à la jalousie, etc. La théorie de Radin était ainsi beaucoup moins fine que ses observations sur le commérage. Il a peut-être confondu le maintien d'une surface de bonnes relations entre les dirigeants avec les bonnes relations réelles,

mais il a clairement détecté comment ils se faisaient concurrence par le biais des commérages, sans être capable d'incorporer cela dans une théorie. Ceci est en partie compréhensible en termes de contexte des idées analytiques à l'époque où il a écrit, bien qu'un an plus tôt, Malinowski avait présenté sa théorie du mythe comme une charte sociale pour les arrangements sociaux existants sur la base de la vantardise d'un homme qui avait le privilège de raconter un certain mythe (*Myth in Primitive psychology*, 1926).

Dans son étude d'un village de Trinidad (1947:185), Herskovits a examiné beaucoup plus en profondeur le commérage en tant que phénomène culturel. Il explique comment les poursuites judiciaires et l'emprisonnement d'une secte appelée les Shouters « donnent lieu à des commérages sur les événements qui ont mené aux réunions interdites, des histoires qui sont dites et redites avec un mélange de délectation et de sympathie. Il poursuit en montrant comment les attitudes et les points de vue populaires influencent ces commérages, de sorte que « la fantaisie complète ou même supplante les faits afin de tisser plus étroitement un nouveau motif dans l'ancien schéma de plainte contre la discrimination. » C'est ainsi que des commérages souvent répétés ont rendu le pasteur local responsable d'une première série d'arrestations de Shouters, car on prétendait qu'il était irrité parce que les Shouters avaient fait fuir sa propre congrégation. Des laïcs éminents d'une église reconnue ont été accusés par des commérages d'avoir conduit la police à une réunion de Shouters. Herskovits fait le lien entre ces rumeurs et les allégations des personnes d'une position socio-économique inférieure selon lesquelles la discrimination des dénominations plus importantes et plus riches avait permis l'adoption de l'ordonnance interdisant les Shouters afin « de supprimer un rival dangereux dans la quête des âmes ». Dans une autre étude, Herskovits établit un lien entre les commérages et le maintien de la moralité. Dans sa *Vie dans une vallée haïtienne* (1937:74f), il analyse les chansons chantées dans une association d'ouvriers, les combites :

Au sein de l'association, l'homme apprend non seulement tous les potins du jour, mais prend plaisir à apprendre et à chanter les chansons qui commentent de manière caustique les défauts des voisins, évaluent l'hospitalité de ceux qui ont appelé les combites, ou détaillent les scandales, formulés avec suffisamment de franchise pour que la référence de la chanson reste claire, mais avec prudence, afin de ne pas donner à l'individu des motifs de récrimination directe.

Comme nous le verrons, toutes les leçons d'un scandale réussi sont comprimées dans ces quelques mots de Herskovits. Il explique ensuite comment cela fait craindre le leader des chansons, car comme l'a exprimé un Haïtien, « Le simidor [leader] est un journaliste, et tout simidor est un Judas ! Herskovits - anticipant ici l'analyse sur laquelle je m'appuierai principalement - donne des exemples de ces chansons pour montrer comment elles trouvent grâce « chez un peuple dont l'amour naturel du commérage s'ajoute à un goût prononcé pour les déclarations publiques des défauts individuels ». Il cite ensuite des chansons qui méprisent l'inhospitalité et la mesquinerie, une histoire d'amour entre deux cousins germains, une querelle imminente où s'imisce un soupçon de pratiques magiques, et enfin une chanson qui est un défi dans lequel le chanteur se vante de son égalité avec un autre.

Le lien entre le commérage et le maintien de l'unité des groupes et de leur moralité a été poussé un peu plus loin par James West dans son étude de Plainsoille, U.S.A., (1945:99-107, 162), une ville du Middle West ; cette publication marque le début d'une série d'analyses qui démontre le rôle omniprésent du commérage dans la vie communautaire¹. West décrit de manière vivante les groupes de « flânerie et de commérage » de Plainsville, et propose la catégorie suggestive de « cellules de commérage ». Il y a des groupes de vieux hommes et de vieilles femmes, et les hommes ne peuvent entrer dans le magasin où sont assises les vieilles femmes qu'en se livrant à un jeu de plaisanterie, marquée par des insinuations sexuelles. Il décrit également des cliques plus jeunes, l'une composée de jeunes femmes mariées et l'autre de quatre jeunes couples mariés « rapidement ». Il dit que dans les groupes de personnes âgées, il y a échange et brouillage de toutes les nouvelles, bien que les vieux hommes soient plus gentils que ne le pensent les jeunes femmes. Il affirme également que ces groupes sont dans l'ensemble contre les développements progressifs. Enfin, il écrit (p. 162) que

La religion semble imprégner l'air . . . comme une préoccupation vitale avec les négociations sur la conduite morale que les églises mettent en place. Le contrôle religieux des mœurs opère principalement par le biais des commérages et de la peur des commérages. Les gens rapportent, soupçonnent, rient et condamnent les pecca-

¹J'attire l'attention sur la brève référence de Simmel au "commérage" comme étant important dans les nuances de l'interaction humaine, mais il est détourné de l'analyse en mettant l'accent sur la trahison des secrets, même si celle-ci est plus importante dans le commérage communautaire (*The Sociology of Georg Simmel*, 1950, p. 334).

dilles des autres, et marchent et se comportent avec précaution pour éviter d'être pris dans leurs propres faux pas. . .

Si l'on considère ces passages et l'ensemble du livre, on commence à voir se dessiner le tableau d'une communauté qui est en partie maintenue ensemble et qui conserve ses valeurs grâce aux commérages et aux scandales, tant au sein des cliques qui constituent la communauté qu'à l'échelle de la communauté toute entière. Nous devons reconnaître à West le mérite de sa grande réussite de pionnier ; mais peut-être parce qu'il était un pionnier, il n'a pas saisi toute l'importance de ses propres découvertes. Il n'a pas compris que le commérage n'a pas un rôle isolé dans la vie communautaire, mais qu'il fait partie du sang et du tissu même de cette vie.

Avant d'examiner une étude qui l'a démontré pleinement, je souhaite jeter un regard général sur les problèmes que nous allons aborder. Leur importance est déjà indiquée par le fait que chaque jour, pendant une grande partie du temps, la plupart d'entre nous sont engagés dans des activités de bavardage. J'imagine que si nous devions tenir un registre de l'utilisation de notre temps de veille, le bavardage ne viendrait qu'après le « travail » - pour certains d'entre nous - dans la partition. Néanmoins, les commentaires populaires sur le commérage tendent à le traiter comme quelque chose de fortuit et de désordonné et souvent comme quelque chose à désapprouver. Il est contraire aux canons de l'Église, par exemple. Pourtant, il est possible de montrer qu'au sein de groupes relativement restreints, le commérage, dans ses nombreuses variétés, est un processus culturellement déterminé, qui possède ses propres règles coutumières, dont le dépassement est lourdement sanctionné. Je me propose d'illustrer les conséquences sociales de ce processus et de suggérer que le commérage, et même le scandale, ont d'importantes vertus positives. Il apparaît clairement qu'ils maintiennent l'unité, la moralité et les valeurs des groupes sociaux. Au-delà, ils permettent à ces groupes de contrôler les individus qui aspirent à entre dans le groupegroupes concurrents et les individus aspirants dont tous les groupes sont composés. Et enfin, ils rendent possible la sélection de leaders.

Le thème unique de mon argumentation a été clairement exprimé dans le roman de Jane Austen, *Emma*, une analyse pénétrante de la vie du petit village de Highbury dans le Surrey. Si vous l'avez lu, peut-être vous souvenez du passage où l'élite du village doit se réunir pour le dîner de Noël chez Mr. Weston. Parmi eux se trouve Mr. John Knightly, qui avait quitté Highbury

pour pratiquer le droit à Londres. Alors qu'il était conduit dans la neige jusqu'à la maison de Mr. Weston, il grommela à ses compagnons :

Il faut, dit-il, qu'un homme ait une bien bonne opinion de lui-même pour inviter les gens à quitter le coin de leur feu et à affronter un temps pareil, pour le plaisir de le venir voir. Quelle présomption ! Et quelle folie de se soumettre à ce désir tyrannique. Si par devoir ou par nécessité professionnelle nous étions contraints de sortir par une soirée de ce genre, nous nous trouverions à plaindre à juste titre : pourtant nous voici, vêtus sans doute plus légèrement que de coutume, qui nous mettons en route, de notre plein gré, pour aller passer cinq heures dans la maison d'un étranger avec la perspective de ne rien dire et de ne rien entendre que nous n'ayons dit ou entendu hier, que nous ne puissions dire ou entendre demain. Le temps est déjà mauvais, il sera pire au retour. Quatre chevaux et quatre domestiques mis en branle pour transposer cinq personnages transis dans des chambres plus froides que celles qu'ils quittent !

Cinq créatures oisives ont été emmenées ce soir-là pour passer leur temps en bavardages oisifs avec d'autres créatures oisives. Ce jour-là, elles avaient bavardé du même bavardage inutile. Et le jour suivant, elles s'adonneraient aux mêmes bavardages idiots. De toute évidence, dans le type de société décrit par Jane Austen - les cercles supérieurs de l'Angleterre du début du XIXe siècle - les bavardages n'étaient pas futiles, même si les créatures l'étaient. En fait, plus les créatures étaient oisives, moins les commérages l'étaient. Il s'agissait de personnes vivant de terres, de loyers et d'actions cotées en bourse, qui se distinguaient des autres en parlant les unes des autres. Et parler les uns des autres était ce qui les aidait à se maintenir en tant que groupe - une élite - dans la société plus large dans laquelle ils vivaient. Mr. John Knightly a quitté cette société pour pratiquer le droit à Londres ; il ne tolère donc pas les commérages. Son frère, plus intelligent et aux principes très élevés, se joignait aux commérages avec intérêt, car il était encore totalement absorbé par la vie sociale du village. Mais le droit de bavarder sans réfléchir était sévèrement limité, même à l'intérieur du cercle, de sorte que Mme Elton, la fiancée du recteur, originaire de Bristol, se montrait effrontée et impertinente lorsqu'elle participait trop librement et trop rapidement à ces bavardages. Le romancier Frank Swinnerton a fait remarquer que Jane Austen utilise le commérage comme un moyen de relier ses personnages dans une relation

sociale commune si habilement que Mr. Perry, l'apothicaire, n'apparaît pas une seule fois en personne au cours du livre, et pourtant, dans le commérage des autres, nous le voyons comme un individu, influençant leurs relations les uns avec les autres (1939:16).

Les commérages de ce genre sont l'une des principales armes dont se servent ceux qui se considèrent comme ayant un statut supérieur pour remettre à leur place ceux qu'ils considèrent comme inférieurs. La chasse, la pêche et le tir, en eux-mêmes, en tant qu'activités récréatives coûteuses, ont pu être - et sont encore - parmi les principaux symboles par lesquels certains groupes en Angleterre se distinguent des autres. Mais ces activités s'accompagnent d'un grand nombre de commérages qui font de la chasse, de la pêche et du tir un lien constant et durable entre ceux qui les pratiquent et les distingue de ceux qui ne les pratiquent pas. Le *Sphere*, le *Teller* et d'autres magazines en témoignent. Les commérages qui accompagnent ces activités s'entremêlent avec un langage technique distinct. Je me souviens de m'être mis à l'équitation et à la voile, et d'avoir dû me battre pour acquérir ces nouveaux langages techniques qui contribuent à faire de quelqu'un un membre de la fraternité. Mais lorsqu'il s'agissait d'équitation, je n'étais jamais capable de recueillir les commérages de ceux qui montaient à cheval - même dans les petits cercles de Johannesburg - et je me sentais toujours perdu dans le groupe. J'étais heureux lorsque le temps est venu pour moi de m'éclipser avec mon cheval pour effectuer mes recherches de terrain au Zululand, mais là encore, je me suis retrouvé exclu des groupes parce que je ne connaissais pas assez les commérages qui sont comme un passeport pour y entrer. Petit à petit, j'ai appris les commérages, mais je n'ai jamais acquis assez de certitude pour savoir quand les utiliser et, plus encore, peut-être, quand ne pas les utiliser, pour devenir un authentique membre de la société zouloue.

Plus le groupe est exclusif, plus les commérages y sont nombreux. Il existe trois formes de groupes sociaux qui permettent de vérifier cette hypothèse. La première est le groupe professionnel, comme les avocats ou les anthropologues, dont les commérages sont si étroitement intégrés à des discussions d'allure techniques que l'étranger ne peut pas, le plus souvent, détecter la légère perfidie qui se dissimule sous une appréciation en apparence purement formelle, ou le ricanement feutré que contient une remarque personnelle. C'est le type de groupe le plus irritant à pénétrer, parce qu'on n'a aucun indice sur les courants d'opinion sous-jacents, aucun appareil pour les sonder. Et c'est pourquoi les anciens praticiens d'un sujet peuvent si facilement remettre à sa

place un nouveau venu, le faire se sentir néophyte et le déstabiliser. Il leur suffit de faire allusion, dans une discussion technique, à un fait personnel concernant celui qui a avancé la théorie discutée pour faire sentir au jeune étudiant enthousiaste à quel point il est dénué d'expérience. Là encore, plus la profession est organisée, plus le rôle des commérages est efficace.

J'ai déjà jeté un coup d'œil sur le deuxième type de groupe hautement exclusif - celui qui estime avoir un statut social élevé dont il souhaite exclure les parvenus. Mais il faut remarquer que ces groupes ont tendance à devenir héréditaires ; et une fois qu'ils le sont, chaque groupe comprend non seulement les membres actuels du groupe, mais aussi les anciens membres morts. Et c'est là que se trouve le champ d'action du commérage en tant qu'arme sociale. Pour être en mesure d'agir correctement au moyen du commérage, un membre doit connaître non seulement les membres actuels, mais aussi leurs ancêtres. Car les membres peuvent s'attaquer les uns aux autres par le biais de leurs ancêtres, et si vous ne pouvez pas utiliser cette attaque parce que vous êtes ignorant des généalogies, alors vous êtes en position de faiblesse. Le commérage est ici une arme à double tranchant, car il signifie également que vous n'avez pas d'ancêtres dans le groupe pour être attaqué - en bref, que vous n'avez pas d'ancêtres. Et chaque fois que quelqu'un en votre présence fait référence à un scandale concernant l'ancêtre d'un autre, ou même son propre ancêtre, il insiste doucement sur le fait que vous n'avez pas d'ancêtres et que vous n'appartenez pas correctement au groupe, que vous êtes un parvenu.

Le troisième type de groupe exclusif est celui qui se voit imposer l'exclusivité - soit par le fait d'être dans une minorité, soit par l'isolement de la localité, soit par un autre critère de distinction que les membres ne peuvent surmonter. J'illustrerai en détail la fonction des commérages et des scandales dans ce type de groupe, car c'est ici (pour autant que je sache) que ces phénomènes importants ont été le plus complètement soumis à une enquête anthropologique éclairante. C'était dans l'étude d'Elizabeth Colson sur les *Indiens Makah* (1953). J'ai choisi son étude pour sa présentation détaillée de mon thème central, et de certaines des particularités compliquées qui entrent dans les commérages de chaque type de groupe, parce qu'elle m'a fait comprendre que le commérage et le scandale ont leurs vertus.

Les Makah étaient un petit groupe d'Indiens peaux-rouges résidant dans la région de Puget Sound, à l'extrémité du cap Flattery, en face de l'île de Vancouver. On estime qu'en 1780, le groupe comptait quelque deux mille

personnes. Un siècle plus tard, la variole et d'autres vicissitudes avaient réduit leur nombre à moins de sept cents et en 1942, lorsque le Dr Colson les a étudiés, ils n'étaient plus que quatre cents. Les Makah appartenaient au groupe des Indiens d'Amérique de la côte nord-ouest, célèbre dans la littérature anthropologique pour sa pratique du potlatch. Un potlatch est une fête cérémoniale à laquelle un groupe ou un individu invite ses rivaux sociaux afin de démontrer ses prérogatives familiales. L'hôte affirmait agressivement sa propriété et celle de sa famille en matière de ressources, de titres, de chants et de privilèges cérémoniels, tout en festoyant et en faisant des cadeaux aux visiteurs. Les visiteurs devaient alors offrir un festin en retour, à plus grande échelle, ou bien perdre la face.

Avant que les Makah ne soient placés sous la protection et la garde des Américains par un traité, ils vivaient dans cinq villages, divisés en longues maisons qui abritaient les familles étendues. Le groupe était divisé en chefs, roturiers et esclaves.

L'American Indian Service a entrepris, il y a un siècle, de faire des Makah des citoyens américains - des agriculteurs dans un environnement propice uniquement à la pêche, à la chasse et à la cueillette ; des adeptes de l'école même le dimanche, conscients de la valeur de l'argent et répugnant à détruire leurs propres biens, vivant dans des maisons abritant des familles (parents et enfants), portant des vêtements, mangeant sur les tables, etc. Les enfants étaient enlevés de force à leurs parents et envoyés dans des pensionnats pour les couper de la tradition indienne. Tout ce qui était indien était interdit par l'agent local du Service des Indiens. Ce processus d'endoctrinement s'est poursuivi jusqu'en 1932, lorsque la politique du Service des Indiens a changé et qu'elle a commencé à encourager le développement de l'individualité culturelle des Indiens peaux-rouges dans le cadre du modèle américain général.

Colson a tenté, dans son étude, d'évaluer dans quelle mesure ce processus d'américanisation avait réussi. Elle a constaté que, dans la pratique, les Makah s'étaient adaptés de manière satisfaisante au monde américain moderne. Dès le début, ils avaient payé leur part de l'économie, contrairement aux Indiens des Plaines, qui avaient été mis au régime des rations gouvernementales après la destruction des bisons. Les Makah étaient protégés dans une partie de leur ancien territoire par leur traité avec le gouvernement des États-Unis ; et depuis leur réserve, ils avaient pu gagner leur vie d'abord en pratiquant la chasse au phoque, puis la pêche au flétan, et aussi en travaillant pour la

compagnie de bois qui exploitait les forêts de la réserve.

À cette époque, la tribu avait cessé d'être de sang pur. Non seulement elle comptait de nombreux métis, mais de nombreux membres de la tribu avaient beaucoup plus de sang blanc que de sang indien. La plupart des jeunes et des personnes d'âge moyen parlaient anglais et peu d'entre eux avaient une bonne connaissance du Makah. La pratique ouverte de la coutume et du cérémonial Makah s'était éteinte. En outre, la plupart des Makahs étaient soumis à la propagande intensive de ce que l'on appelle les « médias de communication de masse », c'est-à-dire le cinéma, la radio, les journaux et les magazines. Ils étaient également en contact intensif avec des Américains. Certains de ces Américains vivaient dans la colonie de Neah Bay où tous les Makah s'étaient installés. De nombreux Makahs quittaient régulièrement la réserve et s'éparpillaient dans les villes et les fermes de la côte ouest où ils gagnaient leur vie de la même manière que n'importe quel autre Américain aux compétences similaires. En 1942, Neah Bay s'est rempli de nombreux Blancs supplémentaires, venus rejoindre la base navale par ces temps de guerre et participer aux activités de construction associées. Les Makah étaient en bons termes avec nombre de ces Blancs. En effet, dans de nombreux cas, le Dr Colson a constaté qu'il était impossible de détecter si un homme était Makah ou Blanc par ses relations apparentes avec les autres. De nombreux Makah étaient chrétiens et s'associaient aux Blancs pour les cultes religieux.

Colson a constaté que les Makah étaient capables de s'adapter aux nouvelles conditions et que cela était possible parce qu'ils étaient aussi capables de bien gagner leur vie grâce à la mer et au travail dans leur réserve ainsi qu'à l'extérieur. Pourtant, ils s'accrochaient toujours en tant que groupe, en partie parce qu'ils avaient des intérêts économiques à être Indiens. En tant que pupilles du gouvernement des États-Unis, ils ne sont pas soumis aux taxations des autorités étatiques ou locales, que ce soit directement ou par le biais de la taxe sur les ventes à l'achat, de la taxe sur les spectacles, de la taxe sur l'essence, etc. Ils ne sont pas non plus soumis, lorsqu'ils se trouvent dans la réserve, à certaines procédures judiciaires, telles que la saisie-arrêt de leur salaire ou la saisie de biens acquis par location-vente et emportés dans la réserve. Ils ont droit à des soins dentaires et médicaux gratuits, et leurs enfants bénéficient de repas gratuits à l'école, ce qui n'est pas le cas des Blancs. Il y a de nombreux avantages à être un Indien et aussi à être un Makah. Cela donne à un homme des droits gratuits dans la réserve Makah et, en fin de compte, une part du produit des ventes de produits issus de

la réserve, comme le prévoit le traité. C'est pourquoi les Makah s'efforcent collectivement de maintenir leur nombre total à un faible niveau, afin que les parts qu'ils ont à se partager soient plus importantes, si bien que, dans la pratique, les individus s'efforcent de s'assurer que les descendants de leurs propres parents figurent sur le registre de la tribu, quelle que soit leur filiation, tout en essayant d'exclure les descendants des autres.

J'ai résumé une argumentation et une analyse magnifiquement présentées pour donner un arrière-plan à la perception qu'a Colson des vertus du commérage et du scandale chez les Makah. Nous avons ici un très petit groupe (quatre cents personnes) opposé à la masse puissante de la population américaine. Ils sont hostiles à bien des égards aux Blancs qu'ils côtoient. Ils estiment que les Blancs leur ont volé une culture et un mode de vie qui leur appartenaient, que les Blancs les ont spoliés, eux et leurs frères indiens, de leurs terres, et ainsi de suite. On pourrait s'attendre à ce qu'ils se regroupent dans l'unité afin de maintenir leur indépendance et leur identité de Makah. C'est loin d'être le cas. Ils sont déchirés par des dissensions internes et des luttes pour le statut et ils utilisent constamment la langue du scandale pour se maintenir les uns les autres à la bonne place.

Colson, sachant que les Makah étaient auparavant divisés en chefs, roturiers et esclaves, a cherché à établir l'origine de ce classement dans le passé. Elle a trouvé une grande certitude sur l'origine de ces règles auprès des diverses personnes qu'elle a interrogées. Mais, malheureusement, certaines règles en contredisaient d'autres, et l'application de chacune était incertaine. Quelqu'un lui disait que la chefferie était déterminée par la naissance, tant du côté paternel que du côté maternel, et ajoutait, bien sûr, qu'il était un descendant de ce type. D'autres corroboraient ces règles, mais soulignaient que le premier informateur descendait d'une esclave Nootka et était donc de basse classe. D'autres encore disaient que la naissance avait une certaine importance, mais qu'il était plus important qu'un homme, pour être de haute classe, réussisse quelque chose par lui-même, en étant médecin, par exemple, ou chasseur de baleines, ou autre chose de remarquable, et bien sûr son père était un grand chasseur de baleines ou médecin ou quelque autre chose de remarquable. Pourtant, d'autres s'opposaient à ces prétentions. Encore une fois, sous le système du potlatch, un homme devait donner des festins pour montrer sa grandeur ; ainsi, aujourd'hui, un homme doit être généreux s'il veut être estimé. Mais maintenant que tout le monde peut gagner de l'argent, si un homme donne des festins, ses rivaux peuvent dire qu'il est un nouveau riche qui

essaie de faire oublier sa basse extraction et que les vraies personnes de haute classe n'ont pas besoin de faire cela puisque leur statut est bien connu. Les nouveaux riches pourront alors les accuser de mesquinerie, inappropriée pour des personnes qui se prétendent de haute classe, jusqu'à ce qu'ils deviennent prodiges. Enfin, on peut toujours rabaisser autrui en alléguant que sa famille est adepte de la sorcellerie (empoisonnement). Utiliser la sorcellerie signifie, en effet, que l'on est de basse classe, car l'homme ou la femme qui a une position sociale sûre n'a pas besoin d'utiliser la sorcellerie pour arriver à ses fins. Chacun est susceptible d'accuser les autres d'être des sorciers et d'en être accusé à son tour.

Ainsi, Colson dit (pp. 204-5) qu'à peine avait-elle passé une semaine dans le village, qu'elle entendit parler d'un système de classe

... et c'était très important. Nous, les Indiens, sommes comme les Blancs. Nous classons les gens. Il y a les gens de la haute classe, ceux de la classe moyenne et ceux de la basse classe. La plupart des gens ici viennent de la classe inférieure, même s'ils n'aiment pas le dire. Mais on peut voir la différence quand on rencontre les gens. Seuls les gens de la haute société savent comment se comporter. Les autres ne savent naturellement rien de la façon dont les choses doivent être faites. Ils n'ont pas eu d'anciens pour le leur apprendre. Seules certaines familles savent. Chaque personne qui disait cela disait ensuite, bien sûr, que sa famille appartenait à la classe supérieure et qu'il en était ainsi depuis aussi loin que remonte la tradition Makah, et mettait en garde contre les familles qu'il qualifiait de basse classe qui se faisaient passer pour ce qu'elle n'étaient pas.

Ces dernières l'ont à leur tour mise en garde contre les premières. Le Dr Colson résume la situation :

Cela s'est donc passé de personne en personne jusqu'à ce que je découvre que tout le monde dans le village accusait les autres d'être de basse classe et de ne pas avoir le droit de parler au nom des Makah ou de se hasser du col devant des gens vraiment bien.

Il en résulte qu'à Neah Bay aujourd'hui, un système de classes existe théoriquement, mais il est impossible pour l'observateur de placer une seule personne dans une classe, car il n'existe pas de normes partagées quant à ce qui consti-

tue une revendication valide du statut de classe. Il n'y a pas non plus de classement partagé des individus dans les différentes classes reconnues par tous les Makah eux-mêmes. Pourtant, ils sont conscients de la classe sociale et celle-ci entre dans leur pensée en se référant aux autres Makahs dans une mesure incompréhensible pour un nouveau venu. Chaque individu revendique un statut de classe supérieure pour lui-même et ses ancêtres immédiats ; chacun se moque habituellement des revendications des autres Makah, à moins qu'il ne s'agisse de parents proches - et même un parent proche n'est pas à l'abri, car ses revendications de statut peuvent toujours être tournées en dérision au motif que, par une lignée qu'il ne partage pas avec vous, il descend de gens de basse classe, ou alors, on peut également soutenir qu'il n'a de toute façon pas accompli suffisamment de choses pour justifier une position égale à la vôtre.

Les Makah attachent également une grande valeur à la théorie selon laquelle les parents doivent s'entraider et, par fierté, pour maintenir leur statut social, ils font tout leur possible pour aider les parents éloignés. Ainsi, le pauvre Makah qui tient un magasin ou un restaurant est obligé de faire crédit à ses proches, et ceux-ci ne se sentent pas obligés de payer leurs dettes. Mais il ne peut pas gagner sa vie avec des personnes qui ne lui sont pas apparentées, car les personnes non apparentées n'achètent pas chez lui, car s'il devient riche, il s'élèvera dans la hiérarchie. Ils préfèrent acheter aux Blancs et rendre ces derniers riches. De même, lorsque les Makah essaient de mener une quelconque activité politique, ceux qui prennent la tête de l'action sont victimes d'attaques vicieuses, on les implique dans des scandales visant à saper leur ascension sociale, jusqu'à ce qu'ils abandonnent l'activité. C'est ce qui est arrivé au président et aux autres membres du conseil tribal des Makahs institué par le gouvernement des États-Unis. Des scandales sont parvenus à chasser de la vie publique un certain nombre de Makah qui ont essayé d'organiser une journée annuelle Makah, au cours de laquelle des danses et des cérémonies Makah traditionnelles étaient mises en scène² .

Historiquement, il est facile de comprendre comment cette situation a pu se produire. Autrefois, le statut des chefs était validé par leur contrôle sur les ressources économiques et sur leurs subordonnés. Ce statut était périodi-

²Colson oppose la situation des Makah à celle décrite par V. Barnouw dans "Acculturation and Personality among the Wisconsin Chippewa", *Memoirs American Anthropological Association*, n° 72 (1950).

quement démontré par des prérogatives cérémonielles exposées dans les fêtes de potlatch. Aujourd'hui, n'importe qui peut gagner de l'argent et organiser des festins. Les lignes d'ascendance sont brouillées par les mariages mixtes et les liens hors mariage avec les Blancs et les autres Indiens et, en fin de compte, tous les Makah sont probablement liés par le sang les uns aux autres. Pour l'instant, il existe certains regroupements de parents proches, mais de nouveaux mariages et de nouvelles naissances peuvent modifier l'alignement. Il est donc impossible de démontrer le statut en se référant au passé. Le fait que les Makah mettent encore tant d'énergie dans cette lutte factieuse pour le statut de classe est peut-être en partie une relique de l'ancienne compétition qui se résolvait dans le potlatch. Peut-être est-ce aussi dû à l'intrusion parmi eux des idées de classe américaines. Mais je me permettrai d'aller au-delà de l'analyse de Colson et suggérer quelque chose de plus.

Colson conclut sa discussion (p. 228) :

L'ensemble des rivalités pour les positions donne l'impression que les concepts de classe des Makahs sont inopérants et ne font que perturber le fonctionnement du groupe. Ce n'est pas tout à fait vrai. Le désir de prestige et de position sociale apporte quelque chose à la vie tribale. En effet, les commérages incessants et les querelles de clocher peuvent être considérés comme une caractéristique importante qui maintient les Makah dans un ensemble de relations sociales distinctes de la société américaine au sens large.

Il serait trop simple de qualifier les chamailleries et les sarcasmes d'« agression de groupe » [comme le fait Barnouw chez les Chipewewa] et de s'en tenir là. Les Makah critiquent les autres en fonction d'un ensemble de valeurs qui fonctionnent au sein du groupe et qui régissent le comportement des membres du groupe. La critique constante, les commérages et les médisances sont une réaffirmation de ces valeurs, qui ne peuvent aujourd'hui s'exprimer d'aucune autre manière. S'ils réprimaient les commérages et les médisances, les valeurs elles-mêmes disparaîtraient, et avec elles une grande partie du sentiment que les Makah ont d'être un peuple distinct.

Dans une certaine mesure, la médisance elle-même est devenue une fin en soi, un système de comportement dans lequel les Makah se sont lancés avec un zèle et une détermination qui a porté l'art du

dénigrement verbal à son apogée. Certes, les propos malveillants de leurs congénères suscitent la haine, le malheur et le repli sur soi, mais l'ardeur avec laquelle ils racontent leurs expériences dans le domaine de la calomnie montre qu'ils ont fait de ce type de comportement un jeu avec ses propres règles et son propre intérêt. (Note de bas de page : « Les Makah étaient experts en « Lifemanship »³ avant que cet art ne soit reconnu par tous »). Comme tous les artistes, ou les sportifs, les Makah prennent plaisir à jouer de leur habileté technique. Et seuls les membres de leur propre communauté possèdent les connaissances techniques nécessaires pour participer au jeu, ou pour apprécier l'habileté avec laquelle un point est marqué.

Dans cette analyse, Colson établit clairement le point important selon lequel les commérages spécifiques et restreints au sein d'un groupe le distinguent des autres groupes, qu'ils soient semblables ou différents. Les commérages et les scandales qui sont si mordants dans la vie des Makahs les unissent en un groupe en dehors de la société américaine générale. Et, comme Colson le souligne, puisque ces commérages et ces scandales impliquent la critique et l'évaluation de personnes contre les valeurs traditionnelles de la société Makah, ils maintiennent la tribu en tant qu'Indiens contre les Blancs, et en tant que Makah contre les autres Indiens. Ces valeurs et traditions Makah persistent en grande partie dans les commérages et d'aucune autre manière. En d'autres termes, pour être un Makah, il faut être capable de participer aux commérages, et pour être pleinement un Makah, il faut être capable de se scandaliser habilement. Cela implique que vous connaissiez l'histoire familiale de vos compagnons, car les connaisseurs peuvent vous attaquer par le biais de vos ancêtres, et vous devez être capable de leur rendre la pareille. Vous devez également avoir une certaine connaissance des anciennes coutumes de la tribu Makah.

Dans la situation spécifique des Makah, il semble également que le scandale soit utilisé pour maintenir le principe d'égalité entre tous les membres. Ce que le groupe semble incapable de faire, c'est d'admettre la supériorité d'une personne à quelque égard que ce soit. Les Makah ont combattu une loi de l'État de Washington visant à protéger la reproduction des poissons, en revendiquant le droit de pêcher hors saison dans une certaine rivière au motif

³Stephen Potter, *Lifemanship* (1950) et *One-Upmanship* (1952).

qu'ils y pêchaient lors de la signature du traité de la réserve. Pour gagner leur cause, ils devaient admettre qu'une famille avait des droits héréditaires sur la rivière. Ils ont préféré perdre leur cause. Il semble que ce soit dans la nature de leur situation qu'ils refusent de reconnaître aux Américains une quelconque inégalité entre eux - et n'osent pas non plus la revendiquer publiquement en tant qu'individus. Ils constituent un petit groupe, dont les membres se déplacent avec une liberté égale dans la société américaine. Le groupe est trop petit pour soutenir une division de statut en son sein, et aucun d'entre eux, dans ses rapports avec d'autres Américains, n'admettrait qu'un autre soit son supérieur. Ce à quoi ils s'accrochent, c'est au statut d'Indiens, en tant que pupilles du gouvernement des États-Unis avec les privilèges de la tutelle, et au statut de Makah, avec ses droits dans la réserve. Pour maintenir ce statut, ils doivent tous être égaux, de peur que celui qui acquiert une supériorité ne reçoive plus que sa part de privilèges. Les anciennes traditions et les ambitions actuelles poussent les individus à s'affirmer et à affirmer leur statut ; le statut de Makah, par l'arme du scandale, les maintient en pratique dans l'égalité.

Le désir de rester Makah, avec les avantages qui en découlent, explique pourquoi les gens ne tentent pas de se détacher du groupe. Sinon, il semble qu'au moins les Makah de couleur plus claire pourraient disparaître dans la population américaine : il est probable que beaucoup l'ont fait. Mais ce désir est ressenti par les individus et les familles élargies qui composent la tribu Makah. Et les intérêts dans la réserve sont en concurrence entre eux, car si elle est vendue, elle ne rapportera qu'une somme d'argent limitée. Par conséquent, je suggère que les commérages des Makah ne montrent pas seulement cet intérêt général pour les actions, les vertus et les vices des autres, qui caractérise tout groupe. Le commérage dépasse ce stade et devient un scandale vicieux, visant à démontrer que les autres ne sont pas dignes d'être Makah. Les différents groupes et individus de la tribu mènent une bataille incessante pour démontrer qu'ils sont authentiquement Makah, contre les échecs des autres à être Makah. Mais cela les engage dans un processus continu pour rester Makah, qui (comme le dit Colson) donne une grande importance au fait de se scandaliser des actions contraires à la morale Makah, comme un mécanisme pour maintenir les Makah en tant que groupe enchâssé dans la nation américaine, dont les autres membres sont exclus par cette guerre du scandale. Et la pratique de ce scandale est développée jusqu'à un art élevé, culturellement défini. Le scandale est l'un des principaux moyens par lesquels s'exprime la séparation du groupe, même s'il est aussi la principale manière

de mener les luttes internes. Cette combinaison de fonctions du scandale fait de l'hostilité elle-même un mode par lequel la tribu reste unie.

Cette analyse du passage du commérage au scandale fait ressortir certaines des caractéristiques générales du commérage, en tant que jeu culturellement contrôlé ayant des fonctions sociales importantes. Elle montre également que dans différents types de groupes, le rôle et la fonction du commérage varient en fonction de leur histoire spécifique et de leur situation dans la société en général. L'étude pénétrante de Colson comporte des leçons pour nous tous, observateurs de la vie qui nous entoure. Elle nous apprend que les commérages ne sont pas vains : ils ont des fonctions sociales et des règles qui sont rigoureusement contrôlées. Ronald Frankenberg a appliqué l'analyse de Colson à un village gallois (1957) qui luttait pour rester une communauté, bien que la plupart de ses hommes allaient désormais travailler dans une ville située à quelques kilomètres de là⁴. Les villageois ont organisé une série d'activités communautaires qui symbolisaient ce désir d'être une communauté : chorale du village, fanfare, troupe de théâtre, club de football, carnaval. Ces activités se sont déroulées successivement, et non en même temps. En effet, il semble que chaque activité soit devenue, au fil du temps, tellement minée par les querelles de groupes et de personnes au sein du village qu'elle ne pouvait plus être menée à bien sans entraîner une rupture irrémédiable des relations entre les villageois. Ainsi, lorsque la fanfare a échoué, la chorale a été créée ; lorsque la chorale a échoué, un club de football a été fondé ; lorsque celui-ci a échoué, un carnaval annuel a été institué. Et à chaque échec, les villageois ont eu le sentiment de pouvoir prendre un nouveau départ, les vieilles animosités ayant été éliminées avec l'activité défailante. Mais les animosités ont continué dans la nouvelle activité. C'est une histoire fascinante en soi. Mais ce que je veux souligner ici, c'est que les luttes entre villageois ne sont pas combattues ouvertement en réunion de comité jusqu'à ce que les crises soient atteintes. Au lieu de cela, les divergences d'opinion se manifestent par des commérages et des scandales, de sorte que de nombreux villageois, qui sont en réalité en conflit, peuvent maintenir en apparence l'harmonie et l'amitié (cf. Radin ci-dessus). Ils restent une communauté, malgré les disputes verbales dans l'ombre, où ils essaient de faire avancer leurs causes respectives

⁴ " Gossip " est mentionné dans des études telles que celles de Williams, *The Sociology of an English Village : Gosforth* (1956), et Stacey, *Tradition and Change : A Study of Banbury* (1960), avec une certaine attention à la circulation restreinte des commérages, mais sans analyse complète.

contre leurs amis apparents qui sont leurs ennemis. Un certain compromis est ainsi trouvé. Dans ce bavardage, ils évaluent les gens en tant que leaders, en tant que bons villageois, et ainsi de suite, de sorte que le bavardage sert également à apporter la conformité avec les valeurs et les objectifs du village. Finalement, lorsqu'une crise est atteinte, un étranger⁵ au village est poussé dans la position de prendre la décision qui force une partie à se retirer de l'activité en cours ; et les commérages peuvent accuser cet étranger d'avoir détruit l'unité du village : « Nous serions heureux si les étrangers ne créaient pas de problèmes ! » Après une crise de ce genre, alors qu'un étranger avait proposé une motion objectivement « sensée », en comité ouvert, une femme a dit : « Tous les étrangers devraient être abattus ! »

Ici aussi, l'étranger ne peut pas participer aux commérages. Le pauvre anthropologue, avant de comprendre cela, a eu bien des ennuis. Sa logeuse et quelques amis, après une partie de whist, critiquaient le jeu d'une certaine femme. Après un moment, l'anthropologue s'est joint à eux en donnant un exemple. Sa logeuse s'est alors retournée contre lui et lui a rappelé qu'il faisait référence à la grand-mère de son futur gendre. Il était souvent réprimandé pour avoir critiqué des cousins éloignés. Ainsi, bien que les villageois soient gentils et amicaux, on lui rappelle souvent qu'il est un étranger. Il résume en disant que « les villageois n'hésitent pas à accuser et à ridiculiser leurs amis et leurs parents, mais les étrangers n'ont pas droit à ce privilège. » Frankenberg a constaté, comme Colson chez les Makah, que la critique constante de ceux qui tentaient de diriger les affaires du village punissait quiconque semblait obtenir trop de prestige en tant que leader. Les membres du village étaient égaux face aux assauts écrasants du monde industriel moderne. La fanfare ne pouvait pas fonctionner, bien qu'elle ait les instruments, car aucun des chefs d'orchestre du village n'osait dire à ses camarades comment jouer. Un garçon du village ne pouvait pas être capitaine de l'équipe de football du village, car il n'osait pas donner d'ordres à ses camarades : ils ont dû importer un Antillais d'une ville voisine pour être capitaine. Une fois de plus, l'anthropologue a pu montrer que malgré ces disputes, querelles, commérages et scandales, et la restriction du privilège de parler ainsi, ont pour effet de maintenir le village en tant que village et de l'empêcher de devenir une collection de maisons. Les

⁵La définition du terme "étranger" et la différence entre "étranger" et "étranger" est un problème très complexe, longuement discuté par Frankenberg. La proposition critique peut être formulée par un "étranger" à l'ensemble des relations sociales concernées. Je dois simplifier pour comprimer.

urbanistes sont très désireux de transformer les lotissements en communautés : ils devraient y développer le sens du scandale. Il fait peut-être partie de leur devoir d'en fournir la cause.

Les commérages et même le scandale unissent un groupe au sein d'une société plus large, ou contre un autre groupe, de plusieurs façons. Premièrement, tous les groupes essaient de plonger leurs racines dans le passé ; le scandale, en créant une histoire passée pour les membres les uns par rapport aux autres, dans laquelle les nouveaux arrivants doivent être intégrés s'ils veulent être des membres à part entière, y parvient ; deuxièmement, aucun groupe n'est complètement indifférencié. Tous sont constitués, en premier lieu, d'individus et, en second lieu, la plupart sont constitués de groupements d'individus plus petits, de cliques. Ces individus et ces cliques peuvent être en compétition les uns avec les autres. Ils luttent pour le statut et le prestige. Ces luttes doivent rester limitées, tout en affirmant les valeurs générales du groupe, si ce dernier veut survivre. Les valeurs du groupe sont clairement affirmées dans les commérages et les scandales, car un homme ou une femme est toujours critiqué pour ne pas avoir respecté ces valeurs. Mais les luttes pour la réalisation de ces valeurs par les individus et les cliques sont également limitées parce que les méthodes pour y parvenir sont définies par les commérages et les scandales et ceux-ci punissent tout excès. En effet, ils contrôlent la contestation en permettant à chaque individu ou clique de combattre les autres membres du grand groupe avec une arme socialement instituée et acceptable, qui se retourne contre les utilisateurs trop explosifs. Car la bataille du scandale a ses propres règles, et malheur à celui qui les enfreint. Celui qui va trop loin dans le scandale outrepassé les valeurs du groupe et le scandale qu'il a dénoncé se retourne alors contre lui, prouvant que lui ou sa petite clique est indigne du grand groupe. Et le scandale sera en fait à l'avantage de la personne attaquée, puisqu'elle aura été injustement attaquée. Colson raconte (233-34) l'histoire de deux femmes Makah qui étaient en mauvais termes. Une fois, dans la rue, l'une d'elles lança des chapelets d'insultes à l'autre, qui continuait à marcher en chantant : « L'ours est passé par-dessus la montagne. » Les deux femmes savaient que l'une se comportait comme une personne de 'basse classe', l'autre comme une personne de 'haute classe', et l'avantage était pour celle qui ignorait les insultes. » Ainsi, celui par qui le scandale arrive est surpassé par sa propre calomnie. (De la même manière, l'art du jeu est l'art de gagner des parties sans réellement tricher)⁶. Ainsi, les luttes internes au sein du groupe

⁶Voir Stephen Potter, *The Theory and Practice of Gamesmanship, or The Art of*

sont menées avec une malice dissimulée, par des insinuations subtiles et des ambiguïtés venimeuses. Pourtant, tous ces éléments ont leurs propres normes morales, qui ne doivent pas être dépassées. La principale norme morale est que vous devez scandaliser un adversaire dans son dos, si vos allégations sont un tant soit peu ouvertes, en face de lui, vous devez faire preuve de délicatesse et ne jamais lui donner l'occasion de déclarer que vous l'avez insulté. Car les insultes de ce genre, si elles sont ouvertes, rendent impossible la prétention à l'amitié de groupe. De même, un commérage mal placé dans le dos d'un membre peut obliger le groupesoit à expulser la personne calomniée soit à se retourner contre l'auteur du commérage. Plus encore, le processus de scandale permet à un groupe d'évaluer les personnes pour leur travail, leurs qualités de leadership et leur caractère moral, sans jamais les confronter à leurs échecs dans quelque domaine que ce soit. Ainsi, les animosités entre les individus et les cliques sont intégrées dans l'ordre social plus large grâce aux techniques culturelles du commérage et du scandale.

Il faut donc, si vous êtes convaincu par cette analyse, ne pas penser qu'il est facile de remplir l'importante obligation qui vous incombe de scandaliser vos semblables. Comme le dit Colson, c'est un art, un savoir-faire, une technique. Nous avons besoin « d'une école du scandale » - comme l'ont constaté les inspecteurs de l'éducation de Sa Majesté. J'ai trouvé dans le *London Times* du 13 octobre 1954, ce qui suit :

Les inspecteurs du Comité de l'éducation, qui ont terminé une inspection des écoles secondaires modernes dans tout le pays, ont recommandé que les enfants des écoles du West Riding soient encouragés à se réunir en petits groupes pour des séances de « bavardage », afin de faciliter l'apprentissage de l'anglais. Ils font cette recommandation dans un mémorandum sur l'enseignement de l'anglais dans les écoles secondaires.

Les inspecteurs affirment que l'accent mis sur l'expression orale peut être obtenu en permettant aux enfants de parler naturellement des choses qui les intéressent.

C'est ainsi que commence très tôt l'intérêt que nous portons à nos semblables, et une marque de cet intérêt est notre volonté de parler d'eux. À l'esprit de jeu et à l'esprit de vie, il faut ajouter le commérage. Les règles du commérage

Winning Games without Actually Cheating (1947).

sont les suivantes :

Ce qu'il faut retenir des commérages et des scandales, c'est qu'ils sont généralement appréciés par les gens à propos d'autres personnes avec lesquelles ils entretiennent une relation sociale étroite. Par conséquent, lorsque nous essayons de comprendre pourquoi les gens, en tout lieu et en tout temps, ont été si intéressés par les commérages et les scandales les uns sur les autres, nous devons également examiner ceux qu'ils excluent de la participation aux commérages ou aux scandales. En d'autres termes, le droit de participer au commérage sur certaines personnes est un privilège qui n'est accordé à une personne que lorsqu'elle est acceptée comme membre d'un groupe ou d'un ensemble. Il s'agit d'une marque d'appartenance. Par conséquent, les droits de commérage servent à distinguer un groupe particulier des autres groupes. Il n'y a pas de moyen plus facile de remettre un étranger à sa place que de commencer à bavarder : cela lui montre de manière concluante qu'il n'est pas à sa place. D'autre part, si un homme ne se joint pas aux commérages et au scandale, il montre qu'il n'accepte pas d'être partie prenante de la relation ; nous voyons donc que le commérage est un devoir d'appartenance au groupe. C'est pourquoi il est de bon ton de faire des commérages et des scandales sur ses amis avec ceux qui en font partie du même groupe d'amis, même s'il s'agit de leurs amis les plus chers - mais il est de mauvais ton - ce qui est un jugement moral et donc une sanction - de raconter des histoires désagréables sur ses amis à des étrangers. En effet, en racontant des commérages sur vos amis à d'autres amis communs, vous montrez que vous appartenez tous à un même ensemble qui a le devoir de s'intéresser aux vices comme aux vertus des uns et des autres. Lorsque vous parlez de vos amis à des étrangers, soit vous leur montrez qu'ils n'appartiennent pas au groupe, soit vous les admettez à un privilège et à l'appartenance à un groupe sans consulter les autres personnes concernées. Ainsi, si vous voulez dénigrer un ami devant un étranger, vous devez d'abord demander la permission de cet ami. Vous n'avez pas besoin de sa permission pour le dénigrer auprès d'amis communs, à condition qu'ils soient dans le même ensemble de relations que vous. Je pense qu'il serait malpoli de dénoncer deux personnes l'une à l'autre, même si elles se connaissent mutuellement, si vous n'êtes pas associé à elles de la même manière. Ainsi, il serait mal élevé de raconter des commérages sur votre camarade d'université à un membre d'une autre université, même si tous deux habitent le même village. Car le scandale n'est vertueux que si son but est de démontrer une certaine unité sociale. Le scandale, lorsqu'il est dirigé par les

membres d'un groupe contre un autre groupe, est unificateur d'une manière évidente : il affirme la supériorité du groupe qui scandalise.

Je suis sûr que si vous réfléchissez à votre propre expérience, vous vous rendrez compte de la justesse de l'analyse de Colson. Sa signification apparaît plus clairement si nous considérons la manière dont un nouveau membre d'un groupe est intronisé dans le groupe. Il peut apprendre les règles techniques qui permettent au groupe d'exister, et il peut être en excellents termes avec les autres membres du groupe, mais il n'appartient pas au groupe tant qu'il lui est impossible d'être impoli envers l'un de ses membres sans le vouloir. En d'autres termes, il doit en savoir tellement sur l'histoire de chacun de ses membres, sur ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas, qu'il ne dira jamais rien de blessant à moins de vouloir le blesser (ou la blesser). De même, l'insigne du membre est qu'une personne peut tout à fait allusivement, et apparemment naïvement, couper la parole à un autre membre par une déclaration apparemment innocente. Et bien sûr, il est important que la personne offensée sache que l'allusion est intentionnelle mais ne soit pas capable de l'identifier, et que l'offenseur sache que l'offensé sait, et que l'offensé sache que l'offenseur sait que l'offensé sait, et ainsi de suite *à l'infini*.

Par conséquent, pour devenir membre d'un groupe, il est essentiel d'apprendre ses scandales : ce que vous pouvez dire avec une apparente innocence et ce que vous pouvez dire par allusion indirecte et grossière. L'anthropologie est une profession très soudée : c'est l'une des rares professions qui a encore une cérémonie d'initiation. Vous avez dû étudier une communauté exotique. Nous entretenons nos liens d'amitié étroits par un vaste stock de scandales et de commérages ainsi que par des légendes. Une part importante de mon travail de formation des chercheurs consiste à leur apprendre les scandales. Je crois que je ne suis pas le seul parmi les anthropologues chevronnés à trouver qu'il est plus intéressant d'enseigner aux étudiants les scandales que l'anthropologie. Il convient de noter ici que le Lexique grec définit « un anthropologue » non pas comme *anthropos plus logos*, « quelqu'un qui étudie l'homme », mais seulement comme « un marchand de scandales » ; et dans *l'Éthique à Nicomaque*, Aristote - qui nous a tous devancés - dit de l'homme à grande âme : « Il n'est pas faiseur de scandale (*anthropologos*) : il ne parle ni de lui-même ni des autres. »

Ce qui s'applique aux anthropologues, s'applique à toutes les professions. Les avocats sont censés parler boutique et être très exclusifs. J'ai grandi parmi

eux, et leur boutique d'avocats est truffée d'une quantité considérable de scandales concernant d'autres avocats. Les collègues d'Oxford et de Cambridge sont similaires. Dans certains collèges d'Oxford, il est interdit de parler de travail ou de femmes pendant le dîner. La sanction à Exeter College est que le contrevenant doit essayer de boire cinq pintes de bière en une seule fois. S'il échoue, il doit payer la bière et une recharge de la grande torche qui passe autour de la table. Parler des femmes introduit un élément dans la vie du collègue qui est hostile à son monachisme uni, exprimé dans le rituel du commensalisme ; parler du travail divise les membres du collège selon leurs intérêts académiques, et le collège en tant qu'association est hostile une l'organisation qui serait fondée sur une érudition commune.

Je suis, bien sûr, conscient que les commérages et les scandales ne contribuent pas à la cohésion d'un groupe de personnes à moins que ces personnes ne soient unies par un sentiment de communauté fondé sur la poursuite assez fructueuse d'objectifs communs. Dans leur étude d'un lotissement à Coventry (*Living in Towns*, 1953), Leo Kuper et ses collègues ont noté que les nouveaux arrivants dans le lotissement avaient peur des commérages de leurs voisins et les supportaient mal. Ce phénomène est dû en grande partie à la mauvaise conception des maisons : les deux chambres principales des maisons jumelées étaient placées dos à dos, sans cloison insonorisée entre elles, de sorte que chaque couple pouvait entendre pratiquement tout ce que faisaient ses voisins, ce qui était une source de grande gêne. De plus, chaque maison donnait sur le salon de l'autre. L'intimité essentielle de la vie familiale était constamment violée. Aucune vie de groupe ne pouvait émerger. L'épouse d'un professeur d'université m'a raconté que dans un lotissement mieux conçu de Newcastle, les voisins s'étaient regroupés en cellules de commérage qui s'entendaient très bien les unes avec les autres - sauf avec elle. Elle pensait qu'il y avait des sujets plus importants que les commérages personnels ; et elle a été envoyée à Coventry - métaphoriquement, je veux dire [ostracisée]. Dans un lotissement de l'Essex où je vivais, les cellules de commérages étaient déterminées par les règles sociométriques du voisinage - plus une évaluation compliquée du statut social - et ensemble, nous formions une communauté heureuse et unie, partageant des indignations, avec des bagarres constantes entre nos écoles secondaires modernes pour souligner notre unité générale. J'ai observé ici les commérages et les scandales qui émaillaient la vie communautaire.

Lorsqu'un groupe, même celui qui a une histoire unie, commence à échouer dans son objectif, les commérages et le scandale accélèrent le processus de

sa désintégration. Les anthropologues ont analysé comment, si les familles mixtes et les villages de subsistance augmentent en nombre, ils sont voués à se désintégrer ou à se diviser en segments. Ce processus s'accompagne souvent d'accusations de sorcellerie et d'envoûtement. Les jugements coutumiers africains affirment que lorsque cela se produit, les scandales et les mésententes augmentent. Ainsi, comme Junod l'a rapporté il y a de nombreuses années pour les Tsonga, la barrière de la magie pour empêcher la sorcière d'entrer est brisée par les commérages internes et les critiques⁷. Ces processus au sein du groupe rendent possible l'entrée d'une sorcière extérieure, bien que dans la société Tsonga les sorcières ne tuent pas directement leurs propres parents. En Afrique centrale, les sorcières tuent leur propre famille et, dans ce cas, les commérages et les rancœurs sont encore plus dangereux. Dans son analyse de *The Rao Village* (1956:1328), Mitchell écrit que :

Une variante intéressante du danger de la sorcellerie est la croyance selon laquelle les sorciers profitent des querelles au sein d'un matrilignage pour tuer l'un de ses membres. Le raisonnement qui sous-tend cette croyance est que les instruments du devin sont incapables de détecter l'origine de la sorcellerie au-delà de la cause immédiate. Un devin indiquera que la cause de la mort d'un enfant, par exemple, est la sorcellerie, mais que la sorcière est masquée par les propos querelleurs d'un parent. Par conséquent, un matrilignage est en danger lorsqu'un de ses membres va voir un étranger [note : un étranger signifie, en effet, mauvaises manières] et lui parle des querelles familiales. L'étranger profite alors de cette querelle pour introduire sa sorcellerie dans la lignée. Les Yao craignent beaucoup la médisance [comme Mitchell traduit le mot Yao, « miseci »] à cause de leur crainte de la sorcellerie et personne ne la redoute plus qu'un chef de village, un gardien d'un groupe de sororité, ou une personne dans la position de devoir garder un matrilignage ou une section ensemble. Ces personnes recommandent constamment aux femmes qui leur sont soumises - car ce sont les femmes qui sont considérées comme les principales coupables - de ne pas se battre entre elles et, si elles le font, de ne pas se plaindre à un étranger mais au membre le plus âgé du matrilignage. L'importance de cette règle pour l'unité du lignage est évidente.

⁷ *The Life of a South African Tribe* (1927 ; réédité en 1962).

Plus loin (p. 170), Mitchell raconte, au cours de l'histoire d'une longue dispute au sein d'un lignage, comment l'amitié d'une femme avec une autre femme était mal vue parce que l'amitié mène aux commérages et que cela pourrait ouvrir la voie à la sorcellerie par le membre du groupe adverse⁸.

Je n'ai parlé des commérages qu'au sein de petits groupes. Les commérages sur la royauté, des classes inférieures sur les classes supérieures, et des classes supérieures sur les classes inférieures, doivent être reliés à d'autres domaines des relations sociales. Je pense que nous pouvons dire que les hommes et les femmes souhaitent parler de sujets personnels, pour des raisons que je ne comprends pas bien, et dans les grandes agglomérations, la discussion sur, par exemple, les stars du cinéma et du sport, constitue une base sur laquelle les personnes associées de façon transitoire peuvent trouver quelque chose de personnel à dire. Frankenberg rapporte que lorsqu'il étudiait un village gallois, la première fois qu'il est allé acheter une miche de pain, il était de retour en cinq minutes. Sa propriétaire lui dit avec mépris : « Déjà de retour ? Il me faut une heure pour acheter une miche de pain. » Lorsque Frankenberg était au village depuis un certain temps, dès qu'il entrait dans une boutique, on mettait la bouilloire sur le feu : après tout, en tant qu'*anthropologue*, il était le marchand de scandales par excellence. Et j'ai moi-même constaté, en m'intéressant au football et au cricket, que j'ai progressivement transformé mes transactions commerciales avec les commerçants en amitiés chaleureuses, voire en une sorte de fraternité de sang, dans laquelle notre alliance rituelle passe par à-coups de l'exaltation au désespoir selon le sort des équipes de notre ville, et de notre onze de comté au cricket. Acheter un paquet de tabac peut me prendre vingt minutes. Mais ce champ de commérages et de scandales attend encore une étude du type de celle déployée par Colson sur les Makah. En attendant, pour les petits groupes uniquement, ma conclusion est que nous pourrions formuler une loi disant que plus un groupe social est exclusif, plus ses membres se livreront à des commérages et à des scandales les uns sur les autres. Et plus ils répéteront avec persistance les mêmes commérages encore et encore et encore sans se lasser⁹. Nous sommes de retour dans les

⁸Comparez cette approche sophistiquée avec le traitement simple de Kluckhohn sur la relation entre les commérages et la sorcellerie dans *Navajo witchcraft* (1944).

⁹Richard P. Werbner m'a fourni le passage suivant, magnifiquement illustré, tiré de Carl Calmer, *Start Fell on Alabama* (1940, p. 12) : "A part cela, les principales distractions des Alabamiens sont les amours et les commérages. Au début, le bavardage social constant sur les personnalités agace et ennuie l'étranger. Peu à peu, cependant, à mesure qu'il saisit les fils des relations par lesquelles il semble parfois que l'État tout entier soit lié en une

calèches qui traversent Highbury pour se rendre chez M. Weston.

Les étrangers se plaignent souvent que les anthropologues soient capables de trouver que tout ce qui est social a une fonction utile et ils peuvent donc en conclure que les anthropologues approuvent tout. Ainsi, il a été affirmé que les classes criminelles sont aussi importantes que la police pour le maintien de la loi dans une société ; elles fournissent des personnes qui commettent des crimes mais qui peuvent facilement être repérées par la police et jugées publiquement. Leurs procès montrent à la société dans son ensemble, et en particulier à ses jeunes en pleine croissance, non seulement que le crime est répréhensible - ce qui est vrai - mais aussi que le crime ne paie pas - ce qui est faux. Les criminels moins faciles à attraper ne sont pas si utiles. Mais cela ne signifie pas que nous approuvons le crime. Nous soutenons seulement que commettre un crime, à condition que le criminel soit attrapé, jugé et puni, sert des fins utiles au maintien de la loi, et donc de la société. Mon argument concernant les commérages et le scandale est similaire : si je suggère que les commérages et le scandale sont socialement vertueux et précieux, cela ne signifie pas que je les approuve toujours. En effet, dans la pratique, je constate que lorsque je participe à des commérages sur mes amis ou mes ennemis, je suis profondément conscient d'accomplir un devoir social ; mais lorsque j'entends qu'ils propagent des commérages vicieux sur mon compte, je suis à juste titre rempli d'une juste indignation.

seule famille, il devient non seulement tolérant mais aussi un participant enthousiaste. La proportion de malveillance dans ce discours n'est pas plus grande que dans d'autres communautés. Il y a les habituelles Mrs. Grundys et les scandaleux indiscrets. Mais la majorité des gentilshommes de l'Alabama s'intéressent aux gens d'une manière qui n'est pas sans rappeler celle d'un romancier. Ils sont divertis et instruits par les pitreries de leurs semblables - ils aiment spéculer sur les motivations. Et parler d'un individu prend un relief supplémentaire lorsque (comme cela arrive fréquemment) il est un cousin dans lequel coule le sang d'un ancêtre commun. Quant à l'amour, il est la base acceptée de toute activité sociale. Même les tout petits garçons sont formés pour être galants et l'ambition de chaque mère de fille est que sa fille soit une belle.

Références

- BARNOUW, V. 1950. Acculturation and Personality among the Wisconsin Chippewa ", *Memoirs of the American Anthropological Association*, no 72.
- CARMER, C. 1940. *Stan Fell ori Alabama*, Londres : Lovat Dickson et Thompson.
- COLSON, E. 1953. *Les Indiens Nlakah*, Manchester : Manchester University Press ; Minneapolis : University of Minnesota Press.
- FRANKENBERG, R. 1957. *Village on the Border*, Londres : Cohen et West.
- HERSKOVITS, M. 1937. *La vie dans une vallée haïtienne*, New York : Knopf.
- HERSKOVITS, M. 1947. *Trinidad Village*, New York : Knopf.
- JUNOD, H. A. 1927. *The Life of a South African Tribe*, Londres : MacMillan. Réimpression, 1962. New York : University Books.
- KLUCKHOHN, C. 1944. *Navaho Witchcraft*, *Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology*, xxii, No. 2.
- KUPER, L. et al. 1953. *Living in Towns*, Londres : Cresset Press.
- MITCHELL, J. C. 1956. *The Yao Village*, Manchester: Manchester University Press for the Rhodes-Livingstone Institute ; New York : Humanities Press.
- POTTER, S. 1947. *Gamesmanship, or the Art of Winning Games without Actually Cheating*, Londres : Hart-Davies.
- . 1950. *Lifemanship*, Londres : Hart-Davies.
- . 1952. *One-Upmanship*, Londres : Hart-Davies. (Les deux premiers, avec *Super-manship*, réédités par Penguin Books of Harmondsworth, 1962).

RADIN, P. 1927. Primitive Man as a Philosopher, New York : Appleton. réimprimé en 1957. New York : Dover.

STACEY, M. 1960. Tradition et changement : A Study of Banbury, London : Oxford University Press.

SIMMEL, G. 1950. The Sociology of Georg Simmel, traduit, édité et avec une introduction par K. H. Wolff, Glencoe, Illinois : Free Press.

WEST, J. 1945. Plainsville, U.S.A., New York : Columbia University Press.

WILLIAMS, W. M. 1956. La sociologie d'un village anglais : Gosforth, Londres : Routledge et Kegan Paul.